

PAROLES DE BRONZE

ALQUIN : LE CHIEN DE FAUST

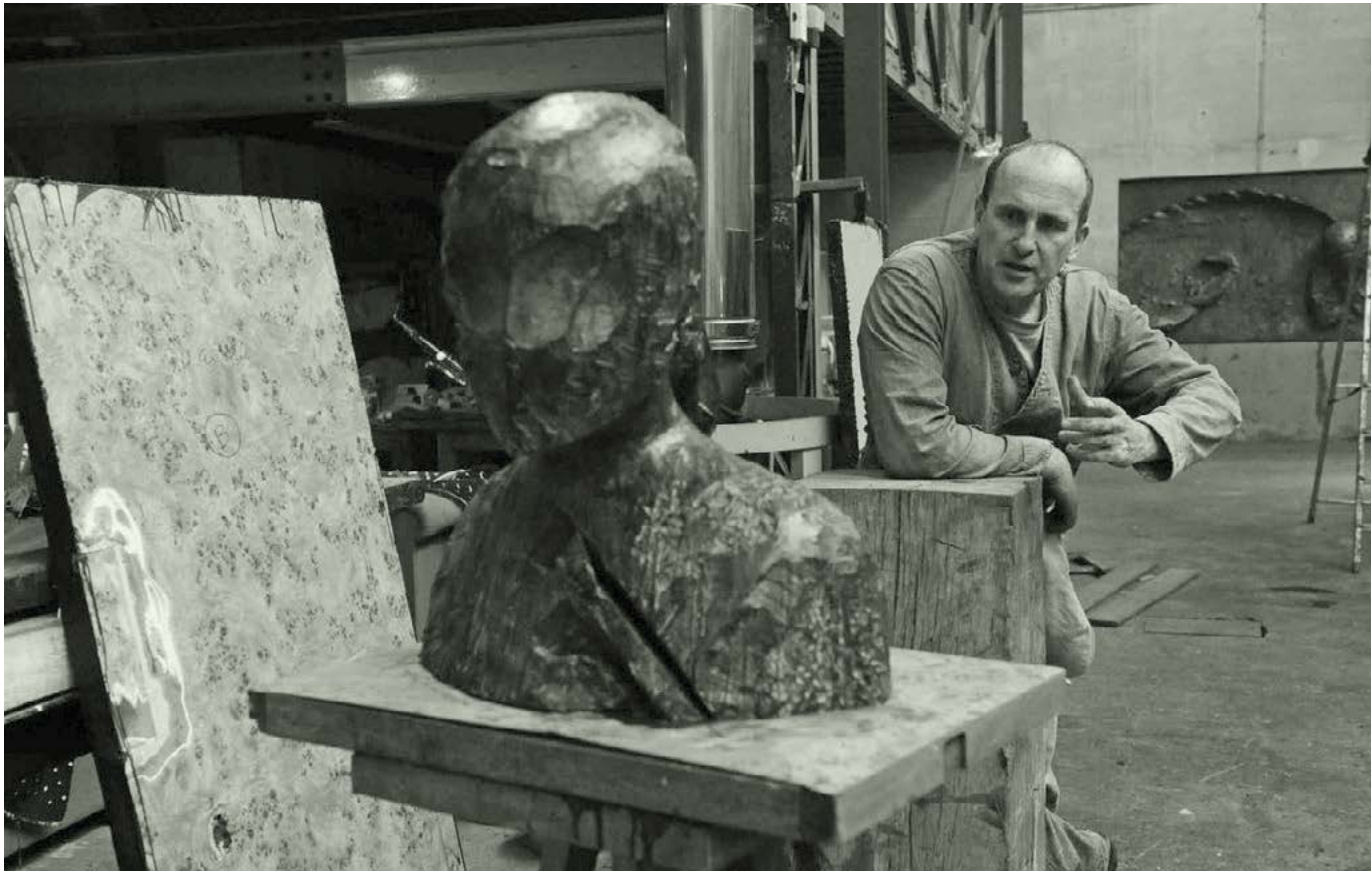


Photo Michel Lunardelli®

À peine levé, le vieux sorcier des environs de Canakkale se précipite pour toucher la motte de terre réfractaire qu'il a fait cuire doucement dans la braise. Elle est froide. Alors il l'enterre dans le sable et commence un nouveau grand feu avec ses fils, tout excités. Vers 8 heures il fond dans le brasier un alliage de son invention, un mélange de minerais de cuivre extrait de sa colline et d'étain venu d'une bourgade plus lointaine qu'il coule dans l'orifice de la terre cuite. C'est déjà le soir car la journée ne comporte pas 24 heures dans l'Anatolie de ce début du troisième millénaire, mais seulement 12. Ce sont les fameuses doubles heures des peuples du Levant et des Sumériens qui leur donneront le temps long de l'histoire. Encore une nuit et toute une journée, juste avant le coucher du soleil, il déterre l'engobe réfractaire rempli de métal refroidi. Il la brise avec une pierre polie et en sort un disque de métal noirâtre, recouvert de sa calamine. Très vite il en gratte la surface avec tout ce qui lui tombe sous la main et tandis que le soleil se couche, il obtient un petit disque de lumière rose, le premier bronze du monde.

BAGNEUX

Ma première statuette en bronze tenait plus de l'oignon que de la déesse. Elle fut fondue chez Claude Valsuani, à Bagneux. Les ouvriers me regardaient du coin de l'œil. On me laissa la retailler au burin, je n'avais aucune idée de ce qu'on appelle un ciselet. J'étais âpre à la taille, je taillais donc cette chose hérissée de jets, d'évents et de calamine. Les petits copeaux tombaient sur le sol. Un peu plus et je serais passé au travers de l'épaisseur du métal si un gars ne m'avait ôté le marteau des mains pour rattraper la forme avec de petits limes en forme de virgule. Son tiroir était rempli de ces pointes d'acier que l'on retrouve parfois aux puces et qui sont toute une vie.



Photo Michel Lunardelli®

Les frères Valsuani avaient fondu pour les plus grands sculpteurs et pouvaient s'offrir des coupés-sport, comme celui qui venait de se garer dans la vénérable cour. Court et vif, l'aîné avait tout du forban bien en jambe. En bref le tôlier fondait du bronze pour rouler dedans. Il avait plein de tours dans son moteur... Un matin, ignorant mon futur, je remontai les rues industrielles de Bagneux me disant que jamais je ne pourrais m'installer dans un coin aussi gris tandis que la pluie s'était invitée sur les épaules des banlieusards. À la fonderie, une foule de badauds en masquait l'entrée. Le bâtiment fumait encore sous la douche. Les pompiers venaient de partir. Je me faufilai dans le sinistre déjà grillagé. Ne restaient de la prestigieuse fonderie balnéolaise que trois étagères avec ma petite sculpture dessus. Je sortis fort noirci de la ruine, ma statuette à la main, direction la Belgique.

HOEILAART

En se réveillant chez Vincent Strebelle, l'odeur de la cire d'abeille se mélangeait au café. Le sol de terre battue était tassé comme celui d'une case ivoirienne. Le grand Vincent, nous achetait une vingtaine de pistolets craquants et un cramique. Il soignait son petit couple d'invités parisiens: Mathilde et moi. Nous allions à Hoeilaart pour retrouver nos copains de la banlieue de Bruxelles. La fête démarrait dès le quai de la gare du Midi et s'y finissait le dimanche soir, gare du Nord. Ils vivaient librement dans des entrepôts de briques peintes en blanc au milieu de serres abandonnées. Vincent avait ramené de son enfance africaine le goût de la cire, qu'il entrelaçait en forme de rouelles pour les belles. Ces bijoux-vélos farfelus, il les fondait lui-même dans son atelier-maison

qui tremblait de chaleur tous les quinze jours. Manouches picards et ferrailleurs flamands lui apportaient le produit de leurs collectes: des robinets, des tuyaux et des filaments en tous genres. Le jour de fusion à l'atelier était légendaire. Il y vint des fées d'ailleurs, et un journaliste qui s'approcha trop près du creuset. Une goutte de bronze sauta dans sa bottine, en sortit par la semelle, emportant presque un orteil. La renommée de Vincent devint depuis lors principalement orale, tout comme se perpétue dans le golfe de Guinée la légende des fondeurs Akan, avec leur soufflet en chevreau qu'on actionne par les pattes. Par bien des points, Hoeilaart est africaine. D'abord pour ses pluies abondantes, bien que froides, ensuite, pour ses forêts de gros sujets, bien que caduques, mais surtout pour le dialecte guttural de ses tribus de Flamands.

De là, si on continue en droite ligne on arrive à la mer, au numéro 7 de la rue Mosweg, à Nieuport. Il n'y a rien qu'un poteau de bois salé et une dune. Pas de chemin. C'est d'autant plus surprenant qu'au numéro 9 commence la propre station balnéaire et qu'au numéro 11, elle se prolonge. Nieuport saute la dune qu'habite le vieux sculpteur Roel d'Haese. « Jamais la bêche n'a blessé ce sable », me lance-t-il d'emblée. Il avait récupéré le pavillon japonais de l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958, et y vivait depuis lors avec la poétesse Chris Yperman. Un bol de bouillon vert, quelques algues sur du riz gluant et vous étiez accueillis. À travers la vitre de l'atelier, je remarquai son ami, un faucon crécerelle en vol stationnaire. Plus tard il m'écrivit une lettre à propos d'un cabillaud qu'il apprivoisa quelques heures dans l'estuaire de l'Escaut. Des sculptures pendaient du plafond. Ces momies fantasmagoriques de cire noire séchaient doucement dans l'odeur du feu de bois. Si les peintures ou les dessins peuvent être des coups de sabre dans le quotidien, la sculpture est une croûte de plaie. C'est une cicatrisation.

Là où les peintres ouvrent des brèches, nous les refermons.

Voilà ce que j'ai compris en voyant ces œuvres. Quand les sculpteurs meurent, leurs concrétions demeurent. Elles sont les nœuds séchés de méchants points de suture. Les sculptures guérissent le monde.

Roel me sourit: « J'aurais jamais cru rencontrer un sculpteur maintenant » me dit le vieil artiste.

Je m'inclinai.

Dehors, la dune était tout à fait intacte.

VÉRONE

Pour m'initier correctement au bronze, j'obtins un jour la bourse du Ministère des Affaires Étrangères nommée « Leonard de Vinci », rien que ça. Loin de me conforter, l'Italie m'a constamment désarçonné, me plaquant tout soudain sur ses murs peints.

À la fonderie Bonvicini de Sommacampagna il s'agit de serrer toutes les mains, c'est-à-dire un cinquième du cerveau de chacun. C'est un trésor que l'on se serre là. Je ne sais quel handicapé de la sphère a bien pu inventer le vocable « travail manuel » alors qu'il s'agit bien sûr d'« intelligence manuelle » et elle se partage. Je croyais en avoir fini avec la vingtaine d'ouvriers quand j'avisai le



Soudure des éléments en cire

dernier, tout croûteux comme un petit rhinocéros de Java qui pelletait de la terre réfractaire dans un angle de l'atelier. Il prit ma main, me toisant de son œil rougi et m'entraîna dans son bureau de marbre blanc: c'était Fausto Bonvicini, le patron en personne.

Cet ancien apprenti de Diego et Alberto Giacometti fut engagé par Miguel Berrocal pour tenir sa fonderie, que ce dernier finit par lui céder au bout de vingt ans.

Faust! Quel beau prénom pour un fondeur! Celui qui sera mon maître es bronze souriait d'un air matois. Un lézard de son ami Reyberolle se tordait devant un grand Matta coquin. Son plaisir

était de patiner les bronzes lui-même avec un chalumeau qui ronflait par intermittence, comme une montgolfière.

- « *La patina è sporca. È così!* » (la patine, c'est sale, c'est comme ça!)... Et il jetait sa potée d'acide et de terre sur le bronze bouillant avec une jubilation dantesque. Les creux se remplissaient de boue mate. Il dégageait des brillances à grands seaux. À la fin, l'œuvre émergeait gracieusement de cette colère: une sorte de miracle fumant qu'il nommait fièrement « *Il grigio Veronese* » en souvenir du gris lumineux des portes de San Zeno. Il citait souvent son autre ami, Marino Marini: « Patiner un bronze, c'est pisser dans la mer! » Et il éclatait de rire tout en continuant à patiner sa sculpture même

si il savait donc pertinemment qu'un jour elle finirait verte. Le bronze est rebelle à la digestion du monde. On a trouvé les guerriers de Riace au fond de l'eau, intacts. Ce manque de corrosion fait du bronze une matière insensible, presque une anti-matière. Seule compte son origine fugace, son modelé de cire perdue. Chaque modèle est un instantané saisi dans le bronze comme une scène de rue bloquée dans un écran. Fausto m'entraînait à la cire. Les retoucheurs s'affairaient sur des segments, des torsos, des ailes noires qu'ils cautérisaient avec des limes brûlantes. La cire d'abeille doit être teintée de noir de fumée pour que les retouches successives ne gênent pas l'œil du cirier. On y fixe les jets et les événements qui conduiront le bronze à travers la terre réfractaire du moule. En Italie du Nord, ces tuyaux ne sont pas en cire mais en jonc! Un vieux bonhomme, coiffé du pileus des esclaves affranchis, était assis à l'écart sur une courte chaise au pied d'une meule de canisses qu'il tranchait avec un couteau de cuisine dentelé. Les ciriers venaient en prendre par brassées pour alimenter les épreuves en cire.

Au début, la cire surchauffée m'enivrait tout en m'agaçant. Elle collait à mes mains qui collaient

aux outils. En bon tailleur direct, je n'avais de cesse de m'en débarrasser. Fausto me criait: « *NO! NO! Aggiungi! Aggiungi!* » (non, non ajoute, ajoute!) « Plus tu apportes de la cire aux bons endroits, mieux tu pourras ciseler le bronze après ». À trente ans on a déjà ses habitudes. Elles furent brisées, émiettées et mises au four.

La salle des fours était nimbée de suie jusqu'à ses plus hautes vitres que, par une superstition bienvenue, il était interdit de nettoyer. Du sol réfractaire montait une poussière rosâtre à l'assaut des outils, des portes et des murs, de ce rose qui est la couleur de fond du Véronèse, que l'on retrouve des trottoirs menant aux arènes jusqu'aux joues des Divas.

Les fondeurs s’avançaient, dans leurs chasubles argentées malcommodes, des fourches à la main. Ils touillaient le bronze incandescent avec une très grosse louche. Le creuset? Un cyclope fiévreux qui soudain lâchait une larme qui zigzaguait en tous sens pour remplir les moules enterrés dans le sol rose. L’excès de bronze vous sautait sur les bottes. Le sol était criblé de boules de feu qui se figeaient en grisant.

Penser que cette technique vient d’Anatolie, il y a plus de 3000 ans donne un faux sentiment d’éternité. Si le bronze est bien cet alliage durable de cuivre et d’étain qui ne craint ni l’air ni l’eau, il appartient pourtant à un monde perdu: celui des épées et des cuirasses. Grâce à ce métal les Celtes venus d’Anatolie, tuèrent les chasseurs aux pieux de bois noircis de la vieille Europe. Depuis que l’occident occis, il fond des idoles et des dieux, des Héraklès et des Staline. On fond, on refroidit, on refroidit, on fond, comme après 1918 qui vit fleurir des monuments aux morts en un bronze particulier, enrichi des douilles d’obus. À la guerre suivante les statues de Paris ont servi de nouveau à faire des armes, mais cette fois-ci pour les Allemands comme cette sculpture d’Arago, sur son boulevard dont il ne reste que le piedestal. Ce cycle fut immuable jusqu’à ce que se lève un jour un sculpteur de Stampa qui réussit à détourner la saga des idoles étrusques de leur gloire d’airain pour inventer une statuaire débarrassée de tout ce fatras: un homme qui marche, un chat, un chien...

Fausto, tout jeune, vint à Paris pour assister cet homme-là dans les années cinquante.

Patiemment, j’apprenais à ciseler à l’antique avec lui, c’est-à-dire sans meuler, sans diminuer le bronze avec ces maudites fraises mécaniques qui vous hérissent le poil, car la ciselure moderne, ça hurle, ça vrille, c’est une clameur d’usine. Non, avec Fausto, il fallait repousser le métal au ciselet, rythmiquement, comme on repousse un pli sur un drap avec le plat de la main. Le bronze est doux à qui le connaît. La paupière du bronze ne se rogne ni ne se coupe, elle est ourlée par le ciselet. Les secrets tombèrent un à un. Je lisais dans cet alliage. J’entrais au pays des Argonautes. Un casque d’Hoplite faisait mes délices, mais qu’est-ce qui me prenait? À l’heure où Richard Serra dressait ses plaques de fer, souvenirs d’une métallurgie ^{xx}e siècle déjà disparue, j’attaquais encore la cuirasse du Moloch au ciselet!

Vérone en avait vu d’autres. Je prenais mon tour.

Le matin nous amenions nos filles à l’*asilo* qui est la maternelle de là-bas et non pas à l’asile, à moins que nous soyons tous fous dès le départ. La maîtresse me demanda ma profession. Je lui répondis « Sculpteur », ce qui ne l’impressionna guère. Ici c’est presque un métier de la voirie, au-dessus du cantonnier, mais en dessous du paveur qui est bien plus utile. L’Italie banalise les artistes, d’où leur désespoir ou leurs partis extrêmes, conceptuels ou provocateurs. L’histoire de l’art y est trop salée. Personne ne peut plus s’y enfoncer. On y flotte sur une eau saturée de l’ADN de générations d’artistes géniaux comme on peut flotter sur la mer morte, du bout du cul.



Retouche de la cire d’« Orphée » hors de terre dans la fonderie Fusions

Penaud, je regagnais mon atelier et me consacrais à la taille d’un chêne en attendant que mes cires soient coulées. Il provenait d’une scierie du Monte Baldo. Naïvement j’avais tenté de parler au scieur au passé simple plutôt qu’au passé composé comme me l’avait conseillé un ami féru d’italien littéraire.

- Dans le Nord, on ne dit jamais « *sono andato a Verona* » mais « *andai a Verona* », m’avait-il affirmé...

Il est permis de douter de cette affirmation devant l’air ahuri que prit le scieur. J’aurais pu tout aussi bien accompagner cette phrase en balayant le sol devant lui avec un large chapeau à plume. Aujourd’hui Capitan conduit un 4x4. N’est pas Sganarelle qui veut. Le rideau de l’Italie se lève à son heure, on ne le déchire pas.

J’attaquai donc l’aubier du chêne à la hache, dans la fraîcheur de l’atelier. Dehors résonnait la comptine aigrette d’un groupe d’enfants qui devaient se tenir par la main. En ôtant un grand bout d’écorce, je mis à jour une fourmilière. Les labyrinthes grouillaient de fourmis affolées. Certaines brandissaient des œufs qu’elles déplaçaient en tous sens, les guerrières se

bousculaient en cherchant l’ennemi. Seule la reine, mise à nu dans sa loge, se dressa sur ses pattes arrières. Elle me vit, sauta du tronc aussi sec, plantant là tout son passé pour gagner refuge, côté jardin, comme une grande actrice. Quand ton monde disparaît, inutile de te retourner, va vers un autre. Quelle leçon! En son honneur, je sculptai une reine dans le chêne avec une coiffe parabolique et un œuf dans les bras. Le scieur me demanda un jour: « *È la Santa Vergine?* » (C’est la Sainte Vierge?).

L’Italie ne cherche pas son passé, il crève à sa surface comme ces bulles qui éclatent sur le sable à marée basse. L’antique est aussi bien dans les camions qui transportent des cotillons sur les autoroutes que dans les villas que l’on décoche du coin de l’œil, à travers le pare-brise, là où finissent de se désagréger des nains en pierre.

Il est à Naples une église des morts, sous une église ordinaire, dont le clergé interdit le culte officiel. Il faut descendre sous la nef de marbre pour y trouver une nef de terre sèche de même dimension. À la place des bancs sont alignées des rangées de morts couverts de terre séparés par des murets, comme des plates-bandes. Il y vient en cachette des membres de leurs familles qui glissent

dans des niches quelques babioles de plastique et des fleurs de fer. Ça et là, une photo entourée de coquillages décolorés avec une phrase en napolitain arrête le regard. Ce qui tient lieu d'autel est une planche recouverte d'une débauche d'ex-voto qui bouche le passage vers un monde plus souterrain encore. À l'air libre, un vieil homme en noir agitera un journal pour vous chasser de là, c'est sûr.

Quand je revins à la fonderie quelques jours plus tard, il y avait une flopée de nouvelles fontes brillantes fort laides. Certains bronzes puent le pouvoir ou l'argent. C'est commode: les bronzes sont creux, comme des vases. On y met ce qui pourrait plaire aux dictateurs ou aux investisseurs, rarement un mystère gracieux. Un beau bronze c'est le vaisseau d'un poète ou d'une poétesse qui a disparu. Il court sur son erre. D'ailleurs, ce qui vous frappe n'est pas l'art lui-même, vous n'y étiez pas quand ça brûlait dans sa soute, ce qui vous frappe dans une œuvre, c'est sa force d'inertie.

Fausto avait la nostalgie de cela. Peu de grands sculpteurs passaient encore chez lui. Il aimait s'occuper de Quinto Ghermandi, un vieux sculpteur qui tâchait de finir le modèle d'une grande statue ébauchée vingt ans auparavant. Il se faisait aider par un frisé affable qui s'empressait de jeter du plâtre sur telle ou telle partie que l'artiste lui faisait racler aussitôt. Il y avait du Chico Marx en celui-là, autant que du Leporello. À la pause déjeuner, épuisé, appuyé contre le mur, il m'avoua qu'il était l'assistant de Ghermandi depuis l'adolescence, et qu'il avait renoncé à devenir artiste lui-même, dans un haussement d'épaules.

Fausto passa devant ce chantier, jugea l'œuvre en cours et me glissa: « *È stanca, è bamboletta* », ce qui signifie sans force, schématique, ou plus exactement « en forme de poupée inerte ». Il en parla avec sévérité, mais je crois, surtout avec regret, car il savait qu'il ne la fonderait jamais... et tant mieux. Il n'aurait pas fallu que la statue du Commandeur vienne tirer les cheveux gris du Maestro devant son assistant épouvanté. Le génie finit toujours par sortir d'une vieille lampe que l'on frotte, mais pour cela, il faut la frotter soi-même.

La légende de Fausto voulait qu'il ne s'arrête jamais de travailler, sauf un jour, en juillet, à l'occasion de la Sardellata, la fête des pêcheurs du lac de Garde. Ce jour-là, les ouvriers de la fonderie embarquaient aussi avec cousins, femmes enfants et vin blanc légèrement pétillant. Ils avaient à bord des réchauds pour frire des petits poissons. Inévitablement, Fausto finissait la journée dans l'eau, le ventre en l'air entre les avirons, tandis que l'armada le régalaient de petits verres et de friture.



John le ciseleur termine « Orphée hors de terre » avant son installation à Montpellier en décembre 2025

Il était donc tout à fait exceptionnel que Fausto et Giovanna acceptent notre invitation à déjeuner. Ils avaient amené un bloc de deux kilos de parmesan, en bons paysans. Mathilde leur prépara un risotto aux asperges sauvages, achetées chez Luigi, notre voisin fruitier. Le plat ravit tellement Fausto qu'il me fit une remise de vingt pour cent sur mes bronzes durant tout notre séjour. Luigi, impressionné de voir le couple Bonvicini sortir de chez nous, demanda à voir mes œuvres... Ce charmant commerçant fut mon seul collectionneur italien, il était temps de s'enfuir..

BAGNEUX DERECHIEF

De retour en France, je m'installais à Bagneux. Après avoir tâté de la fonderie de la Plaine avec Peppino Rosini fondeur et chanteur de bel canto à ses heures, qui me consolait de l'Italie lointaine et de la fonderie Blanchet avec le fameux Didier Landowski que les ouvriers appelaient in petto « Moustache » bien qu'il se la soit rasée il y a des lustres. Je ne me réadaptais pas à Paris. C'est la grande France qui me redonna le goût d'elle-

même, celle des compagnons, à la Fonderie Coubertin. Je retrouvai la magie d'Etienne Martin, qui amenait ses bois taillés à fondre en merveilles lourdes grâce à Jean Dubos, le fondeur des portes de l'*Enfer* de Rodin en une seule coulée. Jean me fit couler des pains de cire que je taillais, froide, à la hache, avant de la remodeler à chaud. Il avait compris que le tailleur en moi ne pouvait se taire. Je mis au point un panel de techniques allant de la brisure au modelage, du lisse au fondu, alliant douceur et vigueur. La cire devint ma propre chair. Ici je veux rendre grâce, dans l'ordre: aux abeilles, aux premiers fondeurs Anato-liens, aux Grecs, aux Italiens, aux fondeurs d'Ymauville, de Coyolles, de la vallée de Chevreuse, de Bobigny, de Charbonnières-les-Vieilles et Gerakas, qui ont donné toute liberté à ma sculpture... Fidèlement pendant des années, bien après la mort de Fausto, c'est à Vérone que je suis retourné pour y fondre encore. Un des jeunes ciseleurs m'a dit un jour « *Allora, al'can è torna'a casa?* » ce qui veut dire en Véronais « Alors, le chien est revenu à la maison? » (Alquin et *al'can* se prononcent de la même façon dans ce patois). Piqué, je me suis retourné pour lui dire: « *Sí, pero adesso chiamami zanna gialla* » (oui,

mais maintenant appelle-moi croc jaune), en désignant ma canine droite. J'ai ouvert le vieux tiroir de Fausto pour chercher un ciselet et un marteau et j'ai souligné la ligne qu'il était en train de massacrer avec sa machine.

Un maître est un chien. Quand un chien meurt, on se promène avec un autre, ça n'a pas d'importance disait Fausto. Ce qui compte c'est la ballade.

Alquin
7 février 2026